

Université Populaire de la Narbonnaise (UPN)

Site de l'UPN : <http://upnarbonnaise.unblog.fr/>

Site du café philo : <http://cafephilo.unblog.fr/>

Site de Michel Tozzi : www.philotozzi.com

Mail de Michel Tozzi : michel.tozzi@orange.fr

Revue de didactique de la philosophie *Diotime* (accès gratuit):

www.educ-revues.fr/diotime/

ATELIER DE PHILOSOPHIE POUR ADULTES (2017-2018)

(14^e année)

Séance 8 du 03-06-2018 - 10h-13h

(Nombre de participants : 9)

La pensée chinoise

Animation - reformulation : Michel Tozzi

Présidence de séance : Anne-Marie de Backer

Introduction : Suzanne Lacombe

Synthèse écrite de la discussion : Suzanne Lacombe

Saisie des textes des participants : Michel Tozzi

I) Introduction (Suzanne)

Par pensée chinoise, nous retiendrons, ici la tradition écrite à caractère intellectuel, surgissant vers le milieu du premier millénaire avant JC et reprise dans des ouvrages auxquels on a encore accès. La pensée chinoise classique nous est, en effet, parvenue à travers des « Classiques chinois », dont l'étude était obligatoire pour les étudiants qui souhaitaient devenir fonctionnaires impériaux (jusqu'en 1905). Leur origine remonterait au 11^{ème} siècle avant JC. Leur rédaction, leur compilation et les commentaires sont attribués à Confucius, notamment le *Yijing* ou *YI-KING* (*livre des mutations ou classique du changement*). A ces Classiques, il faut ajouter les Entretiens de Confucius, les Annales du Royaume de Lu, ainsi

que la Daodejing ou Tao Tö King, Classique de la voie et de la vertu attribué à Lao-Tseu (ou Laozi), père du taoïsme et le Mencius (380-289 avant JC). ...

L'envergure historique de la pensée chinoise est tout-à-fait comparable à celle de la philosophie occidentale dont le commencement remonte aux 6^o et 5^o siècles avant JC, siècles où auraient vécu **Confucius** ainsi que **Lao-Tseu**, comme Bouddha, Pythagore et Platon.

Cette pensée chinoise n'est pas, au départ, monolithique; elle s'est façonnée au cours des siècles. **Cent écoles de pensée** fleurissent entre 770 et 221 avant JC, à travers divers courants de pensée: confucianisme, taoïsme, moïsme, légisme... Cette effervescence intellectuelle fait, en 213 avant JC, l'objet de par la dynastie Qin, d'une vague de persécution avec le mot d'ordre «brûler les livres et exécuter les lettrés». Les confucéens étaient particulièrement visés, ce qui n'a pas empêché à ce courant de pensée de s'imposer, par la suite. Face notamment à l'influence considérable du bouddhisme, des penseurs chinois, dits **néo-confucéens**, cherchent à partir du 11^o siècle à structurer en un ensemble théorique cohérent, les anciennes représentations de la tradition chinoise, en particulier **Zhu Xi** (1130 – 1200), puis Wang Fuzhi (1619–1692).

Dans un but de simplification, nous verrons ci-après rapidement quelles grandes questions ont été débattues, avec quels outils de raisonnement et quelles réponses ont été apportées, par une pensée qui a mûri pendant plus de mille ans, à partir principalement des écrits de François Jullien.

Les questions traitées par la pensée chinoise

Dans l'optique chinoise, le monde n'est pas une énigme à déchiffrer, ni même un sens à découvrir (en particulier pour l'existence humaine), c'est plutôt un grand fonctionnement dont importe en chaque cas **le comment** (et non le pourquoi). Le savoir – immense – que la culture chinoise construira patiemment sera toujours lié à une observation très fine des phénomènes naturels dans leur rythme, avec une intention explicite d'utiliser les processus ainsi repérés, de se mettre en phase avec leur cours. *La théorie chinoise vise à expliquer non l'immuable mais le changeant*, note Jacques Gernet, un des maîtres de la sinologie contemporaine.

Expliquer le changeant

Toute réalité est conçue comme processus en cours, relevant d'un rapport d'interaction; tout réel n'est donc jamais analysable comme entité individuelle mais comme relation; il y a par conséquent à l'origine de tout phénomène non pas une mais toujours deux instances fonctionnant corrélativement (yin/yang, terre/ciel, paysage/émotion...) : c'est là une représentation de base de la culture chinoise. C'est une régulation ininterrompue du cours (du monde comme de la conscience), un va-et-vient du visible et de l'invisible dans une essentielle corrélation, une affirmation des valeurs qui, inscrite dans l'ordre de la nature, ne débouche sur aucune rupture dualiste ni sur aucun "être" métaphysique.»

L'interaction du yin et du yang suffit à expliquer tout le fonctionnement de l'univers qui n'a ni commencement ni fin.

Chercher l'efficacité en épousant la propension des choses

L'homme n'en est point absent mais il s'y trouve immergé : il est d'emblée partie prenante d'un champ tensionnel qui s'instaure et ne saurait se détacher. Les choses bougent sans cesse, mais elles ont bien des manières de bouger. Tant qu'il n'a pas reconnu la logique propre d'une situation, c'est-à-dire son orientation dynamique, il la subit, il est toujours en retard sur l'évènement. L'homme éclairé, au contraire, cherche l'efficacité, en épousant d'abord la propension des choses, en prenant appui sur l'orientation des circonstances. Une action humaine qui n'est pas attentive au tempo du moment se condamne elle-même.

Pour connaître les évolutions à l'œuvre, on utilise le YIJING ou YI-KING, au départ pratique divinatoire ayant évolué vers un outil de réflexion très élaboré des possibilités de changement.

Comprendre le fonctionnement du pouvoir, mettre fin à la guerre

En Chine, on réfléchit sur *la* politique, dans la seule optique du fonctionnement du pouvoir, mais non sur *le* politique, le pouvoir interrogé dans ses fondements, ses principes. La pensée politique dans la Chine ancienne se développe dans une atmosphère de controverses, avec deux grandes tendances opposées (les confucianistes et les légistes). Elle s'appuie sur un postulat à savoir qu'il n'est de pouvoir que monarchique. Pouvoir d'un seul, condition pour instaurer de l'ordre dans les collectifs. Autrement, si ce pouvoir n'est pas assuré, ou s'il est fragmenté, le désordre est inévitable.

De ce fait, les textes fondateurs, les *Entretiens* de Confucius comme le Classique attribué à Laozi, ont très souvent un contenu directement politique, en rapport avec l'exercice du pouvoir. Quant au *Yijing*, chacun de ses hexagrammes a reçu, de la part de ses commentateurs, des interprétations de nature politique ; ils décriraient, entre autres, des situations de pouvoir. Réflexion philosophique et politique sont donc d'emblée associées dans la Chine ancienne.

Le fait de la guerre est central dans l'antiquité chinoise. Les principautés de Chine du nord (époque des « Royaumes combattants ») sont en lutte permanente pour l'hégémonie— jusqu'à ce que l'une d'elles parvienne, par la force des armes, à unifier l'ensemble du monde chinois devenant alors Empire (jusqu'en 1912...). L'état de guerre interne est le point de départ de la pensée de Confucius, qui se demande comment y mettre fin, comment instaurer de l'ordre dans l'espace chinois. Mais à côté de l'école confucianiste, apparaît une école *stratégiste* qui propose (aux princes et à leurs conseillers) une analyse directe de la guerre.

Les outils du raisonnement et de communication

On ne cherche pas de vérité abstraite

La tradition lettrée exclut tout autant **le point de vue d'une vérité abstraite** (construite en vue de servir de modèle) que celui d'un être métaphysique séparé, dans la mesure où pour elle c'est la fonction de passage et d'animation qui est essentielle. Le passage doit constamment s'exercer, le cours du réel est la seule réalité. Le réel n'existe vraiment qu'autant qu'il est « en cours ».

Elle ne met jamais en avant étonnement et doute

Etonnement et doute ne sont pas des supports psychologiques ou cognitifs de la démarche de réflexion. Bien au contraire, ce sont des états d'esprit qu'exclut la vraie sagesse, car l'un comme l'autre indiquent une inadéquation avec le Tao, une distance, un divorce avec le cours des choses. L'homme éclairé ne s'étonne pas et ne doute plus.

On ne cherche pas à expliquer mais à élucider en mettant en relation

Au centre de la pensée chinoise se trouve la valeur allusive. En Chine, on ne cherche pas avec la parole à expliquer mais plutôt à élucider. En Grèce on cherche la vérité, en Chine, on cherche la voie par où procéder. L'allusion repose sur un rapport de corrélation (à la différence du symbole qui repose sur un rapport de représentativité). La Chine, au lieu d'exploiter la représentativité (pour atteindre un plan à travers l'autre: le monde spirituel à partir du monde physique), a fondé sa vision du monde sur la **corrélation**. De manière plus générale, la pensée chinoise est une pensée de la **relationalité**. Rien ne peut être considéré séparément, c'est par leur relation que les choses existent. Le lettré chinois n'engage pas de sens sur un mode volontariste, il s'y rend disponible.

La pensée chinoise se méfie de la parole

A ses disciples passablement désemparés, Confucius déclare : «Je voudrais ne plus parler...» Ajoutant : «Le ciel parle-t-il ? Et pourtant les saisons se succèdent, les êtres prolifèrent...». Quant au *Daodejing* (texte fondateur du taoïsme), il déclare en liminaire : «Le Dao qui peut se dire n'est pas le Dao constant / Le nom qui peut le nommer n'est pas le nom constant» ou selon un autre traducteur: «La Voie qui s'exprime par la Voix n'est pas la Voie constante».

Les deux écoles nourricières de la pensée chinoise (et extrême-orientale) affirment ainsi les limites du langage humain incapable de dire, de saisir avec ses mots la source créée et inépuisable des choses – le Dao. Ne se prête au langage que la part visible du réel, les choses et les êtres en tant qu'ils exhibent des formes passagères, davantage les figurations provisoires du réel que le dynamisme profond qui le porte. Le sage chinois (d'obédience confucianiste comme taoïste) est donc défiant à l'égard des mots et des discours.

Les réponses

L'originalité de la pensée lettrée chinoise est **d'avoir tiré de sa conception du monde des réponses pratiques**. Elle est surtout d'ouvrir la conscience à l'infinité de l'invisible sans le support de la foi, et de fonder la transcendance de la morale sans le secours d'aucune construction métaphysique ou religieuse.

La politique: instaurer et maintenir l'ordre

Seule alternative régulièrement rappelée (encore aujourd'hui...) en Chine: ordre ou désordre. Le premier terme correspond au bien collectif, le second au mal. Tout ordre n'est pas bon, mais préférable au désordre, toujours mauvais.

Comment instaurer et maintenir l'ordre? L'école confucéenne répond: par la confiance, l'assentiment des gouvernés, par une conscience profondément intériorisée de la hiérarchie des positions sociales. Confiance du peuple répondant à la vertu des dirigeants, à leur sens des responsabilités. Le yin (peuple) et le yang (prince) en équilibre harmonieux. Ce qui perd un Etat, ce qui ruine une dynastie, c'est la dépravation ou corruption de sa tête amenant *la perte du Mandat*. L'école adverse – dite *légiste*, d'une dénomination qui peut prêter à confusion – estime que c'est la manipulation des gouvernés et la distribution automatique, impitoyable des sanctions et récompenses qui instaurent le plus efficacement l'ordre social. Observation : qui châtie très durement et sans discussion n'a pas à châtier souvent. Le prince n'a pas à être vertueux (on peut, en politique, prendre de mauvaises décisions avec de bonnes intentions), mais éclairé en se contentant de laisser fonctionner implacablement la mécanique du pouvoir.

La stratégie

La pensée chinoise est attentive à ce que nous appellerions la «logique de situation», le potentiel résultant de la disposition des choses existantes. De ce point de vue l'action du héros, qui s'affronte à l'état des choses existant, est non seulement stérile mais incompréhensible. L'action ne peut être efficace que si elle exploite le potentiel que comporte la situation existante. Pour activer ce potentiel il faut savoir repérer parmi les tendances qui, commençant à germer, n'appartiennent pas encore à l'état des choses existant, celles qu'il convient d'encourager ou de décourager: le jardinier soigne les plantes utiles et déracine les pousses des mauvaises herbes.

C'est que la bataille est elle-même un aboutissement. Un certain nombre de données décisives, en amont, avant l'affrontement proprement dit, contribue à mettre en place une situation dont le combat ne sera que le dernier acte. C'est à ce niveau préparatoire qu'opère le véritable stratège. Le conditionnement objectif de la situation prime pour lui sur la qualité intrinsèque des hommes dont il dispose. De toute façon, ces qualités, seraient-elles les plus hautes vertus guerrières, ne peuvent produire leurs effets que dans un contexte bien préparé. Autrement elles ne servent qu'à mourir bravement. L'essentiel est donc une judicieuse utilisation de l'ensemble des facteurs par lesquels s'aménage, le plus discrètement possible, une situation de force. Quand le combat est enfin engagé, c'est pour conclure; et l'objectif poursuivi est moins la destruction de l'ennemi que sa déstructuration.

L'idéal de la guerre, loin de toute exaltation de l'héroïsme, est ainsi d'en réduire l'engagement violent – inévitablement coûteux, dangereux – pour produire le maximum d'effet. La perfection est de vaincre sans combattre, par décomposition de l'adversaire incapable ni d'attaquer ni de se défendre.

La morale, la nature humaine

La question de la nature humaine bonne ou mauvaise a été controversée. Pour les confucéens, en particulier Mencius (392-289 avant JC), l'homme porte en lui une inclinaison spontanée au bien comme le montre sa capacité à avoir pitié, comme réaction à l'insupportable, à la fois

spontanée et désintéressée. Ceci est possible parce que l'individu est envisagé d'emblée comme partie prenante d'une relation.

Partant d'une conception bipolaire de la réalité (au lieu d'envisager le monde à partir d'une instance unique et isolée – âme ou Dieu), les chinois ont conçu le réel comme un processus d'actualisation découlant du seul effet de l'interaction en jeu Et la réaction d'insupportable se lit exactement de cette manière: elle est dans l'interaction qui s'établit entre moi et l'autre, l'incitation qui vient de l'autre se répand par mon affectivité. L'émotion que la caractérise échappe à mon intérêt comme à ma réflexion. La conception chinoise n'est ni individualiste, ni niant l'individu; sa perspective est transindividuelle. **Parce que le moi individuel n'est pas conçu comme substrat-sujet** (et donc a priori autonome), je n'ai pas à me demander comment je peux me sortir de moi; et parce que l'autre n'est pas posé comme objet face à la conscience, je n'ai pas à me demander comment je peux m'identifier à lui. Ce qui nous relie, c'est notre commune participation à l'existence, ce flux de la vie qui nous traverse et nous fait vibrer.

Le passage de la vie à la mort

Ce n'est qu'un retour de la conscience actualisée dans un individu particulier à la latence désindividualisée du Procès. Durant sa vie, l'individu garde la possibilité d'entrer en rapport avec le fondement transcendant de sa nature (le Ciel). En sens inverse, à sa mort, l'esprit reste marqué par son passage au travers la condition humaine: de sorte que l'esprit des ancêtres peut influencer sa postérité.

Conclusion: pourquoi s'intéresser à la pensée chinoise?

Du point de vue de François Jullien¹, la Chine présente d'emblée le plus grand écart avec notre système de pensée. Parce qu'elle n'appartient pas au même cadre linguistique que le nôtre (celui de la grande famille indo-européenne), parce qu'elle n'a pas connu de Révélation religieuse, ni n'a fait de l'interrogation sur l'Être l'objet de sa spéculation, parce que, enfin, cette civilisation s'est développée le plus longtemps en dehors de tout rapport d'influence avec nous, elle représente le cas le plus radical d'une altérité possible...

Par leur croisement, et en réagissant l'une sur l'autre, la pensée chinoise et la nôtre éclairent non seulement sur ce qu'elles pensent mais également ce **à partir de quoi** elles pensent- leurs partis pris implicites et tous leurs silences. Mais à ce bénéfice général, s'en ajoute en matière de moral, le problème de l'«universel».

II) Synthèse du débat (Suzanne)

La pensée chinoise classique, héritière de Confucius et de Lao-Tseu (père du taoïsme), contemporains de Platon, de Pythagore ou d'Héraclite, apparaît, dans son ensemble, radicalement autre.

Comprendre cette pensée est difficile pour un esprit cartésien, habitué à aller du général au particulier, de chercher des causes et d'appréhender le monde à travers un sujet et un créateur.

Il est tentant de comparer la pensée chinoise à la pensée des philosophes grecs, de rapprocher le Tao avec le fleuve d'Héraclite (dans lequel on ne se baigne jamais deux fois), l'organisation impériale chinoise avec le despotisme éclairé comme l'a fait Voltaire, le kairós grec avec le souci chinois d'épouser le changeant, la pensée relationnelle chinoise avec la pensée complexe d'Edgar Morin.

Il est tout aussi possible de débattre du caractère ou non philosophique de la pensée chinoise classique, de porter un jugement de valeur, sur ses manques et ses erreurs, comme d'apprécier la morale chinoise à l'aune de nos valeurs judéo-chrétiennes. On peut tout autant s'étonner que la pensée chinoise classique offre un cadre philosophique parfaitement adapté à la physique la plus avancée, qu'elle ait conçu la guerre sans héros ou encore fonder la morale sans dieu.

Mais en rapportant systématiquement la pensée chinoise traditionnelle à la nôtre comme l'a fait François Jullien, ne perdons-nous pas la possibilité de comprendre vraiment cette pensée, de nous en imprégner? Et par là, ne nous privons-nous pas d'un outil essentiel d'analyse des rapports économiques et politiques que nous entretenons avec la deuxième puissance économique mondiale ?

La pensée confucéenne est-elle aujourd'hui dépassée en Chine ou au contraire, est-elle promue par une certaine élite chinoise, comme réponse interne ou externe à un capitalisme mondial sauvage et à un individualisme galopant ou comme un contre-feu au retour dans le monde des grands monothéismes? Ne serait-ce pas le moment de faire la synthèse entre deux grandes traditions intellectuelles qui se sont si longtemps ignorées ?

III) Décisions pour la suite à l'atelier philo de Narbonne

-13 octobre : « L'espoir et l'espérance ». Anne-Marie De Backer.

- 10 novembre : « Comment appréhender l'intelligence ? ». Patrice Padilla

- 8 décembre : « La confiance ». Marcelle Tozzi

Textes des participants : « Que penser de la pensée chinoise ? »

- Il est difficile de parler de « la pensée chinoise ». Parle-t-on du confucianisme (et de Confucius ou de Mencius ?), du taoïsme, des légistes, du bouddhisme etc.? De leurs points communs ? La « pensée chinoise » a une histoire, étalée sur 2500 ans, avec des écoles différentes voire opposées. Un occidental ne la (les) connaît que par les sinologues occidentaux, notamment F. Julien, mais qui est critiqué par A. Cheng...

- Quand on parle de « pensée chinoise », on a tendance à parler en même temps de la Chine d'aujourd'hui. Mais quel rapport la pensée chinoise de l'Antiquité a-t-elle avec la Chine

d'aujourd'hui ? Influence-t-elle encore sa culture (Ex : les chinois créent actuellement des centres confucéens dans le monde, pourquoi ?). Qu'a-t-elle à dire sur le post empire, le maoïsme, la conjonction du communisme et du capitalisme, la domination économique progressive de la Chine. Quel rapport a cette culture avec la stratégie économique de conquête mondiale de la Chine, si on fait l'hypothèse qu'il y a un lien étroit entre économie et culture (Cf. par exemple la conception chinoise de l'efficacité) ? Ce pays dominant va-t-il imposer dans l'avenir, comme dans toute domination, sa pensée aux autres ?

- On peut par exemple se mettre d'accord pour parler de Confucius, contemporain de Platon, et tenter de comparer confucianisme et pensée grecque. C'était le projet de l'helléniste F. Jullien de mieux comprendre notre matrice grecque de penser en la comparant à la pensée la plus autre, plus loin même que nos racines linguistiques indoeuropéennes, la chinoise. La comparaison peut être intéressante : la pensée grecque s'appuie sur le mot et l'idée d'être, qui deviendra avec le judéo-christianisme l'idée de l'Être tout-puissant, Dieu ; elle se fonde sur le logos, raison et parole, qui tentent d'expliquer rationnellement le monde et d'y d'agir raisonnablement ; elle se structure sur le principe de la logique du tiers exclu et cherche spéculativement la Vérité, développe l'esprit critique et le doute ; elle inventera la première forme de démocratie sur l'agora athénienne, etc.. A l'opposé, la pensée chinoise refuse la métaphysique et l'idée d'être, la spéculation abstraite, ne croit pas en la Vérité, se méfie de la parole et du discours, refuse tout dualisme, pense en termes relationnel et interactionnel, le ying et le yang étant complémentaires et non isolés et opposés ; elle écarte l'idée d'un moi-je substantiel, d'un individu séparé ou d'un héros ; elle chasse l'étonnement et le doute ; elle est essentiellement pragmatique, cherche plus à épouser le monde dans une logique de situation qu'à l'expliquer ou le dominer ; adhère à la monarchie et célèbre l'ordre régnant etc. Ces idées dérangent notre pensée occidentale, et du coup nous interpellent et nous font réfléchir si on les prend au sérieux.

- Comme on est plus sensible aux différences qu'aux ressemblances, on pourrait s'attacher à des points apparemment communs : le kairos grec, sens de l'opportunité ou de l'occasion à saisir, et la potentialité chinoise des situations à accorder à nos potentialités ; le flux du mouvement et l'idée de processus ou de passage chinois et le flux grec d'Héraclite ; l'idée du visible et de l'invisible chez Confucius et Platon ; leur croyance commune sur une inclination au Bien ; une pensée relationnelle chez le premier et dialogique ou systémique ou complexe chez Morin ; et que signifie la convergence remarquée entre la pensée chinoise et la mécanique quantique etc. ? Mais ces comparaisons ont-elles un sens, et parle-t-on de la même chose ?

- Il est par ailleurs difficile de **comparer sans juger**, entre condamnation de points qui nous semblent faibles et fascination vis-à-vis de l'étrange et du nouveau... Comment comparer sans hiérarchiser ?

- Enfin n'y a-t-il de **philosophie qu'occidentale**, comme le soutiennent beaucoup d'occidentaux ? La Chine montre qu'une autre pensée est possible. Ce qui interroge sur l'universalité de notre façon de pensée. Il nous faut peut-être repenser notre conception de

l'universel ! Que gagner à la confrontation de ces deux matrices ? Y a-t-il enrichissement possible mutuel ?

Michel

Je commencerai par une question :

Est-il possible d'essayer de comprendre la pensée chinoise sans faire de comparaison avec la pensée occidentale ?

Si comparaison est faite, il semble indispensable (mais certes difficile) de le faire sans jugement de valeur et, bien sûr, sans mettre la pensée occidentale au-dessus de la pensée chinoise.

Cette pensée est tellement loin de la nôtre que ce pourrait être la tendance devant la difficulté de compréhension. « L'étranger » est souvent celui qui dérange..

Je continuerai avec des questions:

Qu'est devenue la pensée chinoise dans le monde actuel? Est-elle pervertie compte tenu de cette entrée dans le capitalisme? Qu'en reste-t-il?

Cette pensée tellement différente de la nôtre a l'avantage de nous faire nous poser des questions sur cette pensée, sur cette culture, et aussi sur la nôtre, sur l'évolution de la nôtre.

Maryse

Pourrais-je un jour comprendre la pensée chinoise ?

Est-ce tout d'abord une pensée, au sens où nous l'entendons, ou bien plutôt une façon de vivre ?

Comment comprendre des concepts aussi éloignés que ceux qui nous ont « formatés » depuis notre enfance ?

Comparer est une action difficile : il faudrait s'exclure de sa propre culture pour se mettre dans une position d'arbitre, ce qui évidemment est impossible.

Pourtant, en dépit des difficultés qui sont bien réelles, cette comparaison est source d'enrichissement et d'ouverture.

Dans le Tao il est dit que l'eau est le plus dur de tous les matériaux. De prime abord, cette affirmation est surprenante. Mais en effet la mer vient à bout des rochers les plus solides. C'est une question de perspective, le facteur temps est important : en instantané le rocher est plus dur que l'eau, mais avec le temps c'est l'eau qui gagne.

Nous devons faire l'effort de comprendre la Chine parce qu'elle est comme l'eau, elle prend son temps. Pour l'instant, elle pille les connaissances occidentales, et elle commence tranquillement à les digérer.

« Quand la Chine s'éveillera », il faudra pour nous essayer de garder une place. **Daniel**

La pensée chinoise est complexe et notre cartésianisme nous gêne pour l'approcher : elle nous échappe. Sommes-nous aptes à la comprendre ou est-ce que nous nous contentons de la percevoir au travers d'un prisme, et de façon fantasmagorique ? De plus, il y a 2.500 ans qui se sont écoulés entre les premiers penseurs chinois et le monde chinois d'aujourd'hui. Si on l'appliquait dans notre civilisation, ne serait-il pas absurde de mettre en relation les premiers penseurs de l'époque antique et notre quotidien actuel ?

De plus, le cartésianisme n'est pas une façon universelle de pensée, puisque d'autres peuples ne l'utilisent pas, et vivent aussi bien que nous, ou du moins différemment. **Magda**

La pensée chinoise est une forme de sagesse aboutie qui circule tout en étant en symbiose avec l'univers. **Marie-Hélène**

Comment observer la pensée chinoise sans regarder sa manière d'être, de vivre. Ils gèrent le temps, ce maître du monde, en sagesse et patience. Ils ne perdent pas de vue cet univers dont ils font partie, comme une bille dans un mécanisme... **Anne-Marie**

-
- ¹*De l'Être au vivre, Lexique euro-chinois de la pensée*
 - *Fonder la morale. Dialogue de Mencius avec un philosophe des Lumières*
 - *Figures de l'immanence. Pour une lecture philosophique du Yi king*
 - *Procès ou Création. Une introduction à la pensée des lettrés chinois*
 - *La Propension des choses. Pour une histoire de l'efficacité en Chine,*
 - *Figures de l'immanence. Pour une lecture philosophique du Yi king*
 - *Le Détour et l'Accès. Stratégies du sens en Chine, en Grèce*
 - *Fonder la morale. Dialogue de Mencius avec un philosophe des Lumières*
 - *Traité de l'efficacité,*
 - *Éloge de la fadeur. À partir de la pensée et de l'esthétique de la Chine*